

bien s'amenderont ; les autres mourront ou deviendront fous. Faudra-t-il les pleurer ? ”

La mesure est dure, mais je le répète, M. l'abbé Moreau parle avec connaissance de cause, il a passé trente ans de sa vie dans une fréquentation constante des criminels endurcis et son opinion a certes un grand poids.

Ceci du reste est si vrai, que le gouvernement français a ordonné une enquête, mais une enquête sérieuse (on ne badine pas là-bas, paraît-il, en pareille matière), afin de constater les réformes à faire.

Je me garderais bien de demander que l'on fit pareille chose en Canada, car il est hors de doute que le personnel de nos pénitenciers est le plus pur et le plus compétent du monde et je ne serais pas éloigné de proposer à la France de nous prendre comme modèle, sous ce rapport.

Les conditions requises en effet, pour diriger des maisons pénitencières sont : une instruction solide, des connaissances étendues, une bonne éducation, une honnêteté parfaite, un grand jugement, beaucoup d'esprit d'observation, du courage, de la fermeté, de l'énergie etc., etc, et qui donc pourrait nommer un seul directeur de nos pénitenciers qui ne réunisse toutes ces qualités ?

* * * C'est un journal américain, le *Herald*, qui me donne le mot de la fin.

Un petit garçon, après avoir lu un journal de New-York :

—N'a-t-on pas l'habitude de dire que les échevins sont les Pères de la cité, papa ?

—Oui, mon garçon.

—Bien. Quelle différence y a-t-il entre eux et les autres pères ?

—Ah ! voilà ! Règle générale, les fils font des dettes et les pères les paient, tandis que, dans le cas qui nous occupe, ce sont les Pères de la cité qui contractent des dettes, et ce sont leurs fils et même leurs petits-fils qui ont à les payer. C'est la différence, mon garçon !

Leon Ledem

EN RAVAUDANT

Femme qui moult se mire, peu file.

CERTAINES personnes sont douées d'un pouvoir magnétique, irrésistible, étrange et je mets de ce nombre M. le propriétaire du journal où je pose dans le moment.

Il y a quelque temps déjà, je traversais la Place-d'Armes, quand mon regard fut attiré par le plus *bel œil brun* que j'ai vu encore, qui fixait le mien d'un air à dire : Ma petite amie, tu devrais payer tes dettes. Le salut qu'on me fit était gracieux, courtois, tout à fait amical et, je ne sais pourquoi, il m'en est resté un quelque chose qui ne me donne plus de paix. Depuis ce temps, le moindre feuillet blanc m'agite, je tremble et j'hésite un gros quart d'heure avant d'ouvrir un billet quelconque, je me dis : C'est ça ! c'est ma note, et comme je n'entends pas payer de la sorte, je ferme instinctivement ma bourse et me dispose à vous donner un peu de monnaie douce, pour ne pas me départir de mes écus, car une longue expérience m'apprend qu'on gagne plus facilement les cœurs que de l'argent.

Ce soir, après dîner, j'arpentais lentement de long en large, tricot en mains, peloton sous le bras, tout-à-fait disposée à allonger un bas de laine qui arrive à sa fin, lorsqu'en m'arrêtant à la lumière pour compter les retrécis, le souvenir de ce rayon visuel est encore venu me remuer l'âme.

Tiens, dis-je, c'est le bout, je vais combiner l'utile à l'agréable, tout en soldant mes comptes, je conteraï fleurette..... à mes lectrices.

Je dédie affectueusement ces pages à toutes nos petites mamans canadiennes, mais plus particulièrement à celles qui, encore dans la vingtaine, porteront déjà à leur diadème trois ou quatre brillants, et qui peut-être, et celles-là sont mes favorites, ne

pourront me lire qu'après avoir surveillé le coucher du bataillon de Bonhomme Huit Heures. (Annie, Ettie, Angéline, êtes-vous là ?) Amies d'enfance, compagnes chéries pour la plupart, je ne vous ai pas oubliées, et je viens vous démontrer la vive sympathie que vous m'inspirez encore. Je tends la main et vous dis : " Courage, patience, la tâche est rude, mais le but en vaut la peine et Dieu aidant, le résultat sera beau."

J'ai passé aujourd'hui quelques heures bien agréables, et comme il me plaît de vous faire partager tout ce qui me survient de bon, je vous invite à une petite scène d'intérieur qui m'a laissée bien rêveuse et beaucoup plus sage. Il est raison de dire, qu'à quelque chose malheur est bon ? Par suite d'un travail prolongé, j'ai été prise d'une migraine accablante, et je suis venue me guérir et mendier un peu de soins dans un milieu que j'aime. Ce repos forcé m'a fait jouir d'un plaisir assez rare de nos jours, quelques moments d'une causerie intime, intelligente, éclairée, où la frivolité et la banalité n'ont pas de place, où on reste *au naturel*, et on parle d'autant plus sagement qu'on le fait par le cœur.

Nous sommes à mercredi, jour traditionnellement voué au raccommodage dans toute maison bien ordonnée, une grande manne encombrée de vêtements de toutes sortes, passe à la revue. Pour un, c'est un bouton, un gallon à remettre, un point à ajouter ; pour d'autres, c'est un renouvellement presque complet qui exige autant de travail que s'il fallait refaire à neuf. Tout de même, il faut y passer.

Messieurs les marchands, ainsi que l'annoncent certains placards, ont beau pousser la bienveillance jusqu'à offrir leurs marchandises au dessous du prix coûtant, il faut raccommoier souvent, on ne peut devenir riche sans cela, et j'ajoute qu'on ne saurait faire balancer le budget autrement.

Je vous faufile donc dans ce petit cercle laborieux, et vais reproduire le plus fidèlement possible la conversation intéressante, qui m'a charmée, au point de me faire oublier tout-à-fait la grande fatigue que je ressentais. Je regrette ne pouvoir vous transmettre le bon sourire qui m'a accueillie et invitée au repos.

Il est dommage que le papier ne reçoive pas toutes les empreintes, peut-être dans des temps à venir, on découvrira des appareils assez perfectionnés, pour reproduire en un clin d'œil chaque chose qu'il nous plaira d'illustrer. En attendant ces merveilles futures, figurez, un beau sourire de Madone, et vous aurez une idée du reflet joyeux qui m'a ravivée.

La petite maman a déjà repris le travail interrompu par mon arrivée, et répare activement une paire de chaussettes, l'aiguille glisse, vole, et lestement, sans y laisser le moindre nœud, introduit un fil neuf dans chaque maille échappée ou affaiblie quelque peu par l'usage. Je suivais distraitement le jeu de sa main, quand un regard joyeux, *mali-cieux*, frappa mon œil rêveur, une voix fraîche et sonore égréna un rire argentin, deux yeux bleus profonds et troublants se penchèrent dans les miens et la même voix rieuse me dit en assaisonnant d'un gros grain de sous entendu.

—Comprends-tu à présent, le plaisir qu'on éprouve à raccommoier des petits bas qui sont nôtres ?...

Je devinai qu'en faisant ses reprises, la petite maman oubliait les vieux bas, le gros fil et brodait amoureusement certains avenir des plus belles nuances de la vie. Les chaussettes sont à neuf et la jeune femme se prépare à poser un empiècement formidable à un pantalon de grosse laine grise, juste là, où un petit *boy* de ma connaissance, aime bien à se laisser glisser sur la rampe de l'escalier.

Soudain, le mouvement des doigts se ralentit, l'aiguille repose un instant, et comme un soleil d'avril, le sourire s'efface, le regard devient sérieux, presque sombre, la vibration de la voix me laisse deviner l'inquiétude.

Pourtant, dit-elle, ne vas pas t'imaginer que notre tâche soit facile, oh ! non, bien souvent, il nous faut lutter et combattre avec notre affection, même pour ne pas faiblir, et celle qui a dit que la vie d'une mère se résume dans le mot dévouement, à bien su définir la chose. Peu de nous, au jour de notre mariage, pensons bien sérieusement aux

devoirs qui nous incomberont dans ce nouvel état. L'expérience de nos précédents, compte pour rien, pour comprendre, il faut y passer. Peu à peu, et sans que nous nous en apercevions pour ainsi dire, les habitudes changent, un à un, jour par jour, des devoirs nouveaux nous sont créés, les futilités qui faisaient nos délices, jeune fille, perdent leur saveur et chaque heure de notre vie, s'écoule et se dépense aux soins de ceux qui nous entourent. Vois-tu l'amour maternel centuple et multiplie les forces et seul à la puissance d'écraser le *Moi* si dominant du cœur humain. Il ne faut pas toujours se figurer bébé, comme tu le vois, là, à se balancer de côté et d'autres, et faire des patty-cakes sans fin. Les criques toutes neuves qu'il te montre si fièrement me coûte bien des... clous, va, et encore, compterai-je pour bien peu les veilles, les privations, la fatigue qu'elles m'ont causées, si ce n'était la souffrance que ce pauvre cœur éprouve par le contrecoup de ce que souffre les siens. Plus tard, quand l'enfant grandit, il faut s'étudier, se vaincre, écraser pour ainsi dire, le trop fort de notre tendresse pour rester ferme, inébranlable devant un défaut naissant, une inclination mauvaise, qui semblent vouloir germer et nuire au développement de l'intelligence et du cœur, il nous faut étudier les caractères, les dispositions et en tirer le plus d'avantages possibles pour le plus grand bien de l'enfant. Tu ris sans doute, d'entendre qu'une élève graduée vole chaque soir le catéchisme de son fils, âgé de six ans, et repasse attentivement la leçon qu'elle devra préparer le lendemain.

Tu ne sais peut-être pas qu'à cet âge un enfant intelligent est tenu de connaître les principales vérités de la religion, et la mère qui néglige ce devoir se rend coupable d'une négligence bien grave. Il en est de même pour bien des choses. L'instruction religieuse doit primer d'abord, mais il est nombre de connaissances utiles et pratiques qu'il est bon d'acquiescer ou d'érouiller un peu pour répondre aux mille questions embarrassantes d'un enfant...

Je m'arrête ici. Je deviens longue. Je suis revenue de ma visite avec *something better in me*, et j'ai pensé que cette petite maman là valait son pesant d'or, plusieurs d'entre vous la connaissent et l'aiment comme moi, et si quelques-unes de nos jeunes mères de famille profitaient de la leçon, on entendrait moins souvent : *Demande à papa !!!*

REINE.

LE FAUBOURG SAINT-ROCH

Le vieux faubourg Saint-Roch est assis sur le bord De l'anse sinieuse où la Saint-Charles endort
Son flot noir qui palpite ;
C'est là que la vertu romaine vit toujours
Et que sa mâle voix — sa voix des anciens jours —
Parle à des cœurs d'élite !

C'est là que Cartier vint, pour la première fois,
Ennobler notre sol en y plantant la croix
Du plus puissant des êtres ;
C'est là que sont empreints les pas des découvreurs,
C'est là qu'ont abordé nos vaillants laboureurs
Avec nos premiers prêtres !

C'est là d'où sont partis ces humbles conquérants
Qui portaient à travers forêts, monts et torrents
La parole bénie
A l'enfant des déserts que la foi réclamait...
C'est enfin le berceau grandiose où germait
La noble colonie.

J'aime ce vieux faubourg coquet et florissant
Où le riche à sa table accueille le passant
Qui demande l'obole ;
Car c'est là que s'exerce avec simplicité
La bienfaisante loi de l'hospitalité
Qui ravit et console !

Oui, je t'aime, ô Saint-Roch ! A ton passé rêvant
Parfois je crois ouïr un poème émuvant
Dans la rumeur de l'onde
Où se mirent les toits de la fière cité
Dont l'immortel Champlain devina la beauté
Qui charme le Vieux-Monde !

Je t'aime, car je sais qu'à l'ombre de la croix
Vaillamment tu luttas pour défendre nos droits
Contre le despotisme,
Et qu'en toi bat le cœur de notre nation,
O boulevard béni de la religion
Et du patriotisme !

J. B. CAQUETTE.

Saint-Roch de Québec.